

Les éditeurs de bande dessinée en France sous l'occupation

THIERRY CRÉPIN

Dr. en Histoire. Professeur au Lycée Guy Mollet à Arras.
Membre du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Auteur de « *Haro sur le gangster !* »
La moralisation de la presse enfantine (1934-1954), Paris, CNRS éditions, 2001.

En France, dans l'entre-deux-guerres, les bandes dessinées sont publiées dans la presse enfantine. Les albums, encore rares et chers, ne connaissent qu'une diffusion limitée au contraire des illustrés dont le marché est florissant. Les principaux éditeurs de bande dessinée à l'époque sont donc les éditeurs de journaux pour enfants. Depuis le milieu des années trente, ce marché éditorial est dominé par des nouveaux venus, Paul Winkler et Opera mundi, Cino Del Duca et les éditions Mondiales, Ettore Carozzo et la Librairie moderne et la SAGE, qui ont introduit massivement en France les bandes dessinées américaines mais aussi une multitude de bandes dessinées italiennes, anglaises ou même yougoslaves. Les éditeurs qui régnaient précédemment sur la presse enfantine, la Société parisienne des frères Offenstadt en tête, ont réagi avec plus ou moins de bonheur et sont parvenus à conserver de solides positions, en particulier les éditeurs catholiques.

L'occupation de la France par les Allemands et l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement très attentif à la formation de l'enfant, et à la culture autoritaire, traditionaliste et moraliste, entraînent des contraintes inédites pour des éditeurs jusqu'à habitués à une très grande liberté. Tous partagent une existence mouvementée, et parfois des destins tragiques, animés du même objectif, sauvegarder leurs entreprises, prêts avec plus ou moins d'enthousiasme aux accommodements nécessaires afin de ne pas laisser la place à de nouveaux concurrents pressés de profiter des changements dans le pays.

UN RENOUVELLEMENT ÉDITORIAL

La recomposition de la presse enfantine est lente et incomplète après la défaite du printemps 1940. La division de la France a eu pour conséquences la limitation du champ de diffusion des illustrés et l'éclatement des centres de production, contraintes

qui n'empêchent pas certains journaux de réaliser des tirages importants. Selon son implantation géographique, la presse enfantine a connu des fortunes diverses : arrêt en zone nord au tournant de l'hiver 1941-1942, à l'exception du marginal *O Lo Lé*, qui laisse la place libre au *Téméraire* en janvier 1943 ; poursuite de l'activité en zone sud pendant toute la période, mais au prix d'un constant appauvrissement formel : périodicité, format, nombre de pages, part de la couleur, qualité du papier et des encres. Le maximum de titres parus simultanément pendant l'Occupation est atteint seulement en juin 1941 : vingt-trois presque également répartis entre zone nord, onze, et zone sud, douze. La régression paraît faible comparée à la situation qui prévalait au début de septembre 1939 : vingt-cinq titres. Mais ce décompte masque la réalité. Plusieurs éditeurs ont cessé leur activité dans ce domaine par choix ou par obligation. Leurs titres, souvent anciens, n'ont été remplacés le plus souvent que par des créations à l'existence très brève. Les illustrés engagés à gauche ont disparu. Des éditeurs, aussi divers que Gautier-Languereau, Albin Michel, Dupuy et Ventillard, ont préféré, face à des contraintes économiques et politiques inédites, cesser la publication de leurs journaux pour enfants. La défaite a ainsi favorisé un renouvellement. En zone nord, cinq éditeurs, nouvellement venus sur ce marché, créent six titres inédits. En zone sud, où sont repliées de nombreuses maisons parisiennes, le phénomène est moins marqué.

Les éditeurs de presse enfantine au plus grand succès en zone nord ont plu à leur jeune public en privilégiant la bande dessinée. Nouvelles venues, les éditions Théophraste Renaudot lancent deux illustrés, *Les Grandes Aventures* et *Gavroche* dans la continuité des titres italiens à succès de l'avant-guerre jusqu'au contenu qui reste de pure distraction. Elles ont été fondées par un Alsacien, homme de main des nazis, Eugène Gerber. Membre du N.S.D.A.P., il devient, pendant l'été 1940, un des principaux agents de la *Propaganda-Staffel* dans la presse parisienne. Il n'oublie pas ses propres intérêts et investit à titre personnel dans les éditions Théophraste Renaudot, créées le 30 septembre 1940, et devenues rapidement une florissante entreprise spécialisée dans la presse distractive à destination des femmes et des enfants. Mais il confond ses propres fonds avec ceux de *Paris-Soir* dont il exerçait la direction. Sommé par les Allemands de remettre de l'ordre dans ses comptes, Gerber est contraint de quitter les éditions Théophraste Renaudot au printemps 1942¹. Depuis le début de l'année, les deux illustrés avaient cessé d'exister. Gerber, en mal d'influence, avait été incapable de protéger des périodiques sans utilité politique pour les occupants. Au plus fort de leur succès, ils avaient obtenu les tirages les plus élevés atteints par des illustrés sous l'Occupation, 216 000 exemplaires par semaine pour *Les Grandes Aventures*, 198 000 pour *Gavroche*. Continueur des journaux de bande dessinée des années trente, *Les Grandes Aventures* assurent une permanence américaine dans la presse enfantine française par le choix de ses genres, super-héros et western, et de

[1] Eugène Gerber et les éditions Théophraste Renaudot ont été étudiés par Pierre-Marie Dioudonnat, *L'Argent nazi à la conquête de la presse française*, Paris, Jean Picollec, 1981.

ses lieux, les grandes villes américaines et le Far West. De très nombreuses séries françaises, mais aussi italiennes et yougoslaves, remplissent l'illustré ainsi que deux bandes américaines. Calvo y livre d'étonnantes aventures de « Tom Mix, chevalier du Far West » en hommage au cow-boy hollywoodien récemment décédé. *Gavroche* marie dans un équilibre savamment dosé des bandes dessinées de différents genres : policier, marine, aviation, western, comique, jungle, fantastique dans la droite ligne de l'avant-guerre.

Deux autres nouveaux venus connaissent une existence plus brève et un simple succès d'estime. *Fanfan la Tulipe* « pensé, écrit, dessiné par des Français » publié par les éditions littéraires de France du très maréchaliste François Sant'Andréa se présente de mai 1941 à mars 1942 comme un sursaut national face au déferlement des « mauvais journaux » « édités par des juifs ou des étrangers » avant la guerre². De juin 1941 à février 1942, *Le Journal de Taty* des éditions Flammarion, privilégie les textes, l'illustration et la photographie et donne une large place à une rubrique cinématographique qui vante le talent et le charme des vedettes féminines allemandes et des films de la U.F.A. sans négliger les actrices françaises.

Le Téméraire, qui réemploya de nombreux auteurs des éditions Théophraste Renaudot, présente un autre exemple de modernité technique mais aussi idéologique. Ce nouveau journal est habilement composé. Il emprunte à toutes les sources existantes de ce genre de « médiation juvénile » : à la presse scout et catholique pour l'exaltation d'une chevalerie adolescente, au « journal comme papa », à l'instar de *Benjamin*, pour les pages consacrées à un développement didactique autour d'un thème renouvelé à chaque numéro, à la presse enfantine traditionnelle pour les contes et récits écrits ou les dessins comiques. Et il puise surtout son inspiration dans les journaux des années trente adaptant avec bonheur bandes dessinées d'aventures et de science-fiction. Sa maquette est d'ailleurs un véritable hommage au *Robinson* de Paul Winkler. Il a été lancé le 15 janvier 1943, à un moment où toute la presse enfantine parisienne a déjà été arrêtée par les Allemands. Les motivations de ses rédacteurs sont partagées entre vénalité et sincérité.

Le fondateur et directeur administratif du *Téméraire*, Jacques Carlin, cherche, après de brillantes études, à tirer profit des possibilités d'ascension sociale rapide fournies par l'Occupation. Devenu secrétaire général de *Paris-Midi* grâce à Eugène Gerber, il pénètre au cœur de la collaboration journalistique. Grâce à ses relations et à son entregent, il reçoit une autorisation de parution et un contingentement de papier. Pris par ses autres activités, il a laissé la direction de la rédaction à Jacques Bousquet, un homme qui glisse sur la pente d'une « dérive fasciste » depuis l'obtention de l'agrégation de lettres en 1934. Tout d'abord publié par la Société des éditions coloniales et métropolitaines, puis par la Société des éditions du Continent fondée

[2] Dossiers du ministère de l'Information de *Fanfan la Tulipe* F⁴¹269 et F⁴¹1281.

par Carlin et Bousquet, *Le Téméraire* apparaît comme un illustré presque luxueux qui, contrairement aux publications enfantines de zone sud, n'a jamais, ou presque, souffert de restrictions matérielles. Son tirage, qui avait augmenté de cent mille exemplaires par quinzaine en janvier 1943 à cent cinquante mille en 1944, fait rare dans la presse de l'époque, n'a été réduit à cent vingt mille que lors des trois dernières livraisons de l'été 1944. Il proposait à ses lecteurs huit grandes pages (29 x 39,5 cm) dont quatre en couleurs. Trente-huit numéros sont parus du 15 janvier 1943 au 1^{er} août 1944 ainsi que trois numéros spéciaux et un album, *L'Inde fabuleuse*. Mais cette modernité proclamée est éclairée d'une lumière singulière : une propagation de la propagande nazie³.

Totalement à contre-courant de cette modernité parisienne, les frères Caouissin fondent à Landerneau les éditions du Léon et publient le très catholique *O Lo Lè* de novembre 1940 à mai 1944. Proches de l'abbé Perrot et du mouvement autonomiste breton, ils honorent l'histoire et la culture bretonnes et affichent une proximité idéologique avec le maréchal Pétain et la Révolution nationale dans leur journal y compris dans ses détestations. Ils manifestent leur anticommunisme en republiant *Tintin au pays des Sovièts*.

Après un bref passage à Clermont-Ferrand, l'Union des œuvres s'installe à Lyon à la fin du mois d'août 1940. *Cœurs vaillants* et *Âmes vaillantes* y reparaissent en quadrichromie grâce à l'imprimerie Rivoire, un luxe jamais connu à Paris, à la grande fierté du patron de l'Union, l'abbé Gaston Courtois. Ce sont sous l'Occupation les seuls illustrés nés avant la guerre à se développer qualitativement contrairement à leurs concurrents qui dépérissent. Atteinte par le contingentement des différentes matières premières, leur pagination diminue tout au long de l'Occupation de huit à quatre pages mais en conservant toujours la moitié des pages en couleurs, pages qui étaient réservées aux bandes dessinées et à diverses illustrations. En 1944, la périodicité ralentit d'hebdomadaire à bimensuel tandis que le format diminue. Malgré ces désagréments, les tirages des deux illustrés connaissent une progression tout au long de l'Occupation. Ils atteignent encore en mai 1944, 146 000 exemplaires pour *Cœurs vaillants* et 143 900 exemplaires pour *Âmes vaillantes* tous les quinze jours. Cette réussite est accompagnée de la création d'un illustré destiné aux jeunes ruraux, *Cœurs vaillants-Âmes vaillantes. Supplément bimensuel pour petits gars et petites filles de France* en mai 1941, renommé *Cœurs vaillants-Âmes vaillantes, édition rurale* en mars 1942⁴.

DES ÉDITEURS DANS LA TOURMENTE

L'Occupation du pays par les Allemands et la législation xénophobe et raciste mise en place par le gouvernement de Vichy créent une situation inédite et hostile

[3] Le dossier d'instruction, Z⁶ NL 9199, conservé aux Archives nationales, détaille l'équipe du *Téméraire*.

[4] Les archives de l'Action catholique de l'enfance conservent des documents sur *Cœurs vaillants* jusque 1944.

pour les plus importants éditeurs de presse enfantine. Elle leur impose un défi difficile à tenir : survivre tout en préservant leur entreprise. Paul Winkler, Cino Del Duca, Ettore Carozzo, Jacques May et les frères Offenstadt sont tour à tour confrontés à cette adversité. Ils choisissent des solutions différentes, de l'exil à l'étranger au simple repli en zone sud, sans toujours échapper à un sort tragique.

En juin 1940, devant la menace de l'avancée de l'armée allemande, Paul Winkler organise l'évacuation des bureaux d'Opera Mundi à Marseille. Conscient de la vigueur de l'antisémitisme des nazis, il agit dans l'urgence afin de préserver la sécurité de sa famille et la continuité de son entreprise. Marié sous le régime de la communauté avec Betty Dablanc, il engage une procédure de divorce par laquelle il espère éviter des représailles à son épouse désormais chargée de sauvegarder leurs intérêts. Ces précautions prises, Paul Winkler part en exil avec ses trois enfants à New York. Quelques mois plus tard, le 10 juin 1941, un décret du gouvernement de Vichy lui retire la nationalité française, en faisant une victime de la loi du 22 juillet 1940 qui « instituait une commission chargée de réviser toutes les naturalisations accordées depuis 1927 et de retirer la nationalité française à tous les naturalisés jugés indésirables ». Et même si cette loi ne mentionnait pas explicitement les juifs, elle leur fut appliquée avec une grande rigueur. Restée seule en France, Betty Dablanc redonne vie aux publications d'Opera Mundi. *Mickey et Hop-là ! réunis*, *Robinson et Hop-là ! réunis* et *Confidences* reparaissent à Marseille. Une fois cette mission accomplie, elle rejoint son mari aux États-Unis en janvier 1941. Ils participent pleinement à la propagande menée contre l'Allemagne nazie tout au long de leur exil américain. Leurs journaux sont publiés pendant toute l'Occupation malgré quelques avatars : *Le Journal de Mickey et Hop-là ! réunis* dès septembre 1940 au sommaire toujours composé de bandes dessinées américaines qui occupent six pages sur huit, puis *Robinson et Hop-là ! réunis* en octobre avec un contenu allégé. La situation s'améliore en février 1941 avec le retour du « Fantôme » puis de « Mandrake ». Mais les deux illustrés sont bientôt victimes du contingentement du papier et de la raréfaction des bandes dessinées américaines progressivement remplacées par des séries françaises. Pendant l'été 1942, les dernières bandes américaines disparaissent. À l'agonie, les deux titres qui avaient révolutionné la presse enfantine française disparaissent en juillet 1944.

Rival de Paul Winkler avant la guerre, Cino Del Duca, cherche avant tout à assurer la survie des Éditions Mondiales et à obtenir les autorisations nécessaires à la reprise de ses hebdomadaires. Après l'ouverture de bureaux à Vichy et à Nice, il regagne Paris où il se tourne vers un compatriote familier des associations fascistes parisiennes, Henrico Panzarasa, qui facilite la reprise des activités des Éditions Mondiales en décembre 1940. Del Duca utilise les facilités de son métier d'éditeur pour aider un réseau de renseignements gaulliste animé par Antoine Kapp. Au cours de l'année 1943, son « ami » Panzarasa cherche à s'approprier les Éditions Mondiales et le dénonce à la Gestapo. Passé dans la clandestinité après l'échec d'une fuite en Italie, il est lié aux antifascistes italiens. Les activités de Cino Del Duca avaient repris

à Paris en décembre 1940 : avec *Hurrah !* aux pages en couleurs remplies de séries américaines comme avant-guerre et *L'Aventureux* avec un semblable cortège d'outre-Atlantique. Quelques concessions à l'hostilité des occupants envers les Anglo-saxons sont prudemment effectuées : références américaines gommées et remplacées par des patronymes français dans *Hurrah !* Au printemps 1941, les principales séries américaines disparaissent brutalement de *L'Aventureux* et *Hurrah !* de plus en plus souvent perturbés jusqu'à l'arrêt au printemps 1942. Un nouveau titre, *Etc...*, ne connaît que trois numéros pendant l'hiver 1942-43 malgré des concessions aux nouveaux maîtres allemands et français du pays. En zone sud, les Éditions Mondiales, repliées à Vichy puis à Nice, relancent *Hurrah !* et *L'Aventureux* en décembre 1940. Débaptisés, ils deviennent *Tarzan* et *LAudacieux* en janvier 1941. Discrets à l'égard du maréchal Pétain et de la Révolution nationale, ils publient les mêmes récits et bandes dessinées que *Hurrah !* et *L'Aventureux* en zone nord. L'indifférence de *Tarzan* au régime de Vichy est fatale : une suspension définitive en septembre 1941 suivie de l'arrêt de *LAudacieux* à la fin de l'été 1942. La leçon est comprise. Un nouvel illustré, *Les Belles Aventures*, est autorisé à la fin de 1942 : une rubrique est dédiée au maréchal Pétain et à l'enseignement de la Révolution nationale, « Le Maréchal a dit... ». La bande dessinée a laissé place à des histoires en images adaptées de romans populaires. Les Éditions Mondiales ont effectué un retour à la tradition sous la pression des services de l'Information⁵.

Autre éditeur italien installé en France, Ettore Carozzo, patron de la S.A.G.E., connaît aussi maints vicissitudes et déboires de toutes sortes. Les deux hebdomadaires de la S.A.G.E., *Jumbo* et *Aventures*, qui ont repris leur parution à Lyon en décembre 1940 continuent de proposer bandes dessinées américaines et italiennes sans aucun égard envers le nouveau régime. Les deux illustrés sont suspendus en septembre 1941 sur l'initiative du secrétaire général à l'Information, Paul Marion, qui leur reproche cette indifférence. Autorisé à reparaitre en février 1942, *Jumbo* est derechef suspendu au mois d'août car l'illustré ne répond toujours pas « aux préceptes de la Révolution nationale⁶. » Une intervention de l'influent Fernand de Brinon en faveur de *Jumbo* et des *Belles Aventures* débloque la situation. La rédaction est désormais obligée de se plier aux exigences de Vichy. Les messages du maréchal Pétain sont approuvés et commentés avec éloges. À partir de février 1943, un éditorial, « Le Billet de Jumbo », guide les lecteurs dans leur vie quotidienne conformément à la morale pétainiste. Le journal ne publie plus que des récits en images dessinés par des auteurs français. Au début de l'Occupation, « Le Roi de la prairie » galopait en première page de *Jumbo*. La place est maintenant occupée par un émule du chevalier Pardailhan, Sparadan, imaginé par Rodaly.

[5] Les dossiers de Paul Winkler, 7144, et Cino Del Duca, 169 854 ont été consultés aux archives de la Préfecture de police de Paris.

[6] Lettre du 17 août 1942 dans le dossier F⁴¹1382 du ministère de l'Information aux Archives nationales.

Certains éditeurs restés à Paris, en zone occupée, ont connu aussi un dépérissement de leurs entreprises et ont parfois couru de graves dangers, débouchant parfois sur une fin tragique. Les éditions du Petit Écho de la mode ont obtenu rapidement l'autorisation de réparation de *Lisette* et *Pierrot*. Mais très rapidement, l'entreprise est menacée par des ordonnances allemandes. Une première ordonnance du 20 mai 1940 avait habilité le M.B.F., *Militärbefehlshaber in Frankreich*, principale autorité allemande dans la France occupée, à désigner des administrateurs pour les entreprises laissées vacantes par la fuite de leurs propriétaires. Elle est suivie d'une seconde le 18 octobre 1940. Toutes les entreprises juives en zone occupée doivent désormais être déclarées et placées entre les mains de commissaires-administrateurs, et non plus seulement celles qui ont été abandonnées par leurs propriétaires en fuite⁷. Or Jacques May, le président-directeur général des éditions du Petit Écho de la mode est juif et contrôle avec sa famille plus de vingt pour cent des actions de la société. De plus, rallié immédiatement aux Forces françaises libres, il est condamné à mort par contumace par un tribunal de Vichy. Ses biens risquent donc d'être mis sous séquestre par un administrateur provisoire nommé par le S.C.A.P., Service du contrôle des administrateurs provisoires, créé par Vichy pour éviter une éventuelle mainmise allemande. Ce danger est écarté par le rachat des parts de Jacques May par les autres administrateurs. Et prudence extrême, la raison sociale de l'entreprise est changée pour devenir éditions de Montsouris. La rupture avec la présidence de Jacques May est ainsi prolongée dans l'attente de jours meilleurs⁸.

La S.P.E., elle, n'échappe pas à l'aryanisation. Dès le 30 août 1940, les frères Offenstadt, créateurs de l'entreprise, ont cessé toute activité dans les publications et la gestion de la S.P.E. à la grande satisfaction de la *Propaganda-Abteilung*: « La maison d'édition juive Offenstadt, qui a été réquisitionnée et est gérée par un homme de confiance français depuis quelques semaines, a repris sa production de publications récréatives dont le contenu est dorénavant épuré, et ainsi peut donner du travail à un grand nombre d'ouvriers, de journalistes et de dessinateurs. [...] Dans de pareilles publications, l'idée d'entente peut être prudemment exposée⁹. » L'hebdomadaire *Fillette* avait été, en effet, relancé dès octobre 1940, suivi en décembre 1940 de *Junior*. Les deux journaux ont été rapidement « désaméricanisés ». Sans illusion sur leur avenir à la S.P.E. tant que durerait la présence allemande, les frères Offenstadt ont cherché à quitter leur entreprise sans trop de dommages. Leurs efforts se révèlent inutiles. La S.P.E. passe aux mains de l'Allemand Gerhard Hibbelen. De 1941 à 1944, les Offenstadt ont été dépossédés de tous leurs biens à Paris, entreprise, immeubles, actions du Crédit lyonnais... dispersés entre les mains de six administrateurs différents.

[7] Michael Robert Marrus et Robert Owen Paxton ont étudié les législations antisémites allemande et française sous l'Occupation en France.

[8] Dossier du ministère de l'Information F⁴¹1072 : *Pierrot* (*Belles histoires de*).

[9] Rapport de novembre 1940 cité par Pierre-Marie Dioudonnat, *op. cit.*, p. 129, qui décrit le processus de spoliation des Offenstadt.

Et bien plus tragique encore que l'aryanisation, Nathan Offenstadt n'a pu échapper à l'arrestation et à l'enfermement au camp de Drancy. Il y meurt avant d'être déporté le 5 mars 1944¹⁰.

LA BANDE DESSINÉE MISE AU SERVICE DE LA PROPAGANDE

Comme leurs confrères de la grande presse, les éditeurs de presse enfantine sont confrontés au poids de la propagande, des occupants nazis ou du gouvernement de Vichy. Ils la relaient avec plus ou moins d'enthousiasme et plus ou moins d'intensité, le plus souvent sans tenir compte du goût des jeunes lecteurs pour la bande dessinée. Quelques éditeurs ont fait exception et publié des bandes dessinées de propagande bien souvent oubliées aujourd'hui.

Tous les illustrés n'ont pas encensé le nouveau régime et son chef. En zone nord, indifférence et prudence dominant. Seule l'équipe de *Fanfan la Tulipe* soutient ouvertement et sans relâche le chef de l'État et sa politique. À l'inverse, en zone sud, les journaux pour enfants ont souvent honoré avec un enthousiasme de circonstance la Révolution nationale et son guide par une propagande souvent routinière et convenue. Des opérations sont menées pour intensifier cette propagande jugée trop discrète par les services de Vichy. Une coopération est entamée avec *Le Journal de Mickey* sous la forme d'une page de sensibilisation au sport patronnée par le secrétariat d'État à l'Éducation nationale et à la jeunesse dans l'éditorial du 13 juillet 1941. Mais cette page intitulée « Mickey-Sports » connaît une parution chaotique. Des subventions sont même versées par le ministère de l'Information à *Benjamin* de l'Édition sociale française. L'illustré est mis au service de la Révolution nationale comme aucun autre journal pour enfants ne l'a fait. Rédacteur en chef depuis janvier 1942, Alain Saint-Ogan, habitué à exécuter des commandes de Vichy, sollicite en décembre 1943 le secrétaire général à la propagande dont l'administration accepte de souscrire mille abonnements d'un an¹¹.

La bande dessinée est le plus souvent ignorée par les propagandistes favorables à Vichy. Deux exceptions confirment cette règle : les bandes dessinées *La Cité perdue* dans *Cœurs vaillants* et *Compagnon Michel* dans *Robinson et Hop-là ! réunis* (Ill. 1). Commencée le 12 avril 1942 et restée inachevée, cette dernière est l'œuvre de René Pellarin, célèbre dès les années trente sous le pseudonyme de Pellos dans les presses sportive et enfantine. Il est en 1941 un des trois lauréats d'un concours d'affiche organisé par le commissariat général à l'Éducation générale et aux Sports à l'occasion d'un nouveau serment de l'athlète. Le héros, Michel, est un adolescent, fils d'un riche industriel qui « mène entre ses parents la vie délicate d'un oiseau souffreteux et capricieux ». En séjour à Chamonix, Michel y déjoue la surveillance de son précepteur,

[10] Centre de documentation juive contemporaine. Registre des arrestations et des déportations.

[11] Sur Alain Saint-Ogan, *Benjamin*, et Vichy, les dossiers du ministère de l'Information, F⁴¹269 et F⁴¹293.



III. 1 / Extrait de la BD *Compagnon Michel* de Pellois parue dans «Robinson et Hop-Là réunis», page 3, n° 312 du 9 août 1942. (DR)

un intellectuel malingre, lâche et ridicule, et noue une amitié avec Claude Charlet, « un jeune montagnard qui entend l'initier à une vie saine et sportive ». Ils contractent un engagement aux Compagnons de France, félicités par l'oncle de Michel, « un colonial endurci ». Lors d'un concours de saut, Claude et Michel affrontent la fourberie d'un concurrent dénommé Griffard, au nez proéminent et crochu. Après ces péripéties, les deux héros accomplissent « leur stage de Compagnons de France dans un camp où la vie saine et virile les endurent ». Cette bande dessinée accumule tous les poncifs de la propagande de Vichy à destination de la jeunesse : construction d'une jeunesse forte grâce au sport en réaction à l'obsession d'une dégénérescence physique et morale de la société française à travers la transformation de Michel, excessif intellectualisme des études privant le pays d'hommes d'action suggéré sans aucune finesse par le personnage du précepteur et même valorisation de l'Empire à travers l'oncle de Michel. L'antisémitisme du régime est ici discrètement incarné par le méchant du récit. Cette bande incite les jeunes lecteurs à rejoindre un mouvement, les Compagnons de France, créés par Vichy à un moment où, malgré des efforts massifs, sa politique pour mettre la jeunesse de son côté provoque des réticences de plus en plus fortes.

Comme la grande majorité des catholiques, les équipes de l'Union des œuvres se rallient au chef de l'État avec enthousiasme, persuadées que le maréchal Pétain



III. 2 / *La Cité perdue* de Robert Rigot à la une de « Cœurs vaillants », n°21, du 25 mai 1941. (DR)



et le nouveau régime sont une chance unique de construire la « France nouvelle » appelée déjà de leurs vœux avant la guerre. Dans les illustrés de l'Union des œuvres, la propagande en faveur de Vichy atteint son apogée au cours de l'été 1941 pour ensuite décliner et presque disparaître à partir de janvier 1942 après avoir mobilisé des héros en images. Robert Rigot est l'auteur d'une curieuse bande dessinée, *La Cité perdue* (ill. 2), publiée en première page de *Cœurs vaillants* du 12 janvier au 16 novembre 1941. Il y utilise toutes les traditions narratives du genre : aventure, dépaysement et fantastique. La recherche mouvementée d'une cité perdue, Antikoüs, par cinq jeunes héros, nouvel avatar du mythe de l'Atlantide, offre au premier abord toutes les apparences d'un banal divertissement. Au fil de la lecture apparaissent des préoccupations au fort contenu idéologique et d'une actualité brûlante : la décadence et le redressement de la France. Ce titre de *Cité perdue*, en rien innocent, fait référence à la fois à une actualité récente et à une aspiration à retrouver l'âge d'or cher à de nombreux catholiques. Antikoüs est présentée comme un monde idéal de paix, de justice et de bonheur. Sa perte par les hommes est identifiée à la disparition du Bonheur. Dans le contexte de 1941, la relation est immédiate avec le bonheur perdu de la France, vaincue et humiliée par la défaite du printemps 1940.

Mais des personnages peu recommandables entravent l'entreprise des héros. Ils ressemblent étrangement aux éléments nocifs de la société française tels que décriés par Vichy qui tentait d'accréditer dans le pays le mythe d'un complot contre la France pour justifier ses persécutions contre les victimes de sa haine. Ce mythe

est doublement présent dans *La Cité perdue*. Rigot suggère que la trace de l'existence d'Antikoüs avait été perdue à cause d'éléments impurs et corrupteurs, première analogie avec le discours de Vichy sur les responsables de la défaite. Mais ce complot est renouvelé. Des personnages sans scrupules cherchent à atteindre Antikoüs pour s'emparer de la cité à des fins personnelles et mercantiles au mépris de l'intérêt général, seconde analogie avec le discours de Vichy, cette fois sur les atteintes au redressement de la France incarné dans la bande dessinée par la démarche des héros. Aventuriers étrangers, Wenceslas Folkan et ses acolytes, bruns au teint mat, le nez crochu, ressemblent aux juifs d'Europe orientale réfugiés en France tels que les décrivent les propagandistes antisémites de Vichy et de Paris. Veules, serviles et flatteurs, dénués de tout sens moral, ils se mettent au service de Bronbonstein, un « multimilliardaire international », symbole du banquier juif apatride dénoncé par l'antisémitisme économique officiel. Tout dans ce personnage, de son nom à son physique, en fait une caricature antisémite. Le nom de Bronbonstein a une consonance généralement acceptée comme juive à l'époque. Gros et bien portant, il vit dans un confort et un luxe tapageurs, probablement destinés à créer un ressentiment chez le jeune lectorat populaire de *Cœurs vaillants*, victime de lourdes privations. Et le personnage du gros est traditionnellement associé dans la mythologie populaire à l'égoïsme et à la jouissance dénoncés par le maréchal Pétain. Le banquier criminel, qui quelques mois plus tard s'oppose à Tintin dans *L'Étoile mystérieuse* également publiée par *Cœurs vaillants*, lui ressemble trait pour trait. Hergé a seulement changé son nom, Blumenstein, et l'a affublé de la nationalité américaine. Triomphant de toutes les embûches, les cinq jeunes héros parviennent à atteindre la cité perdue où ils sont accueillis avec faste. La planche de conclusion est un véritable appel à participer au redressement de la France dans la voie tracée par le gouvernement de Vichy et l'Église de France. Elle confirme l'intuition de Vichy proclamant que le salut ne pourrait venir que d'une prise de conscience de la jeunesse, modèle de la société future¹².

En zone nord, la propagande nazie imprègne le contenu du *Téméraire*. Trois « grands méchants » sont jetés en pâture au jeune public : Juif, Anglais et bolchevik. Principales attractions du journal, les bandes dessinées diffusent sans aucune ambiguïté l'idéologie occupante, mariant les genres avec bonheur : le comique burlesque et l'aventure humoristique issus de la tradition française et l'aventure héroïque inspirée jusqu'au graphisme par les séries américaines à succès de l'immédiate avant-guerre. Les conventions sommaires de la bande dessinée de l'époque qui typaient sans nuance les personnages sont investies sans difficulté. Le héros de *Vers les mondes inconnus* (ill. 3), Norbert, est tout simplement le sosie de Guy l'Éclair qui correspondait déjà parfaitement aux canons de l'esthétique raciste nazie. Cette bande a été conçue à partir d'un synopsis de Jacqueline Bousquet, rédactrice en chef et épouse du directeur de la rédaction.

[12] Thierry Crépin, « Robert Rigot, un dessinateur gagné par l'antisémitisme ? » in Thierry Crépin et Françoise HacheBissette, *Les Presses enfantines chrétiennes au XX^e siècle*, Arras, Artois Presses Université, 2008.

BIMENSUEL

N° 6. — 1^{er} avril 1943

LE TÊMÉRAIRE

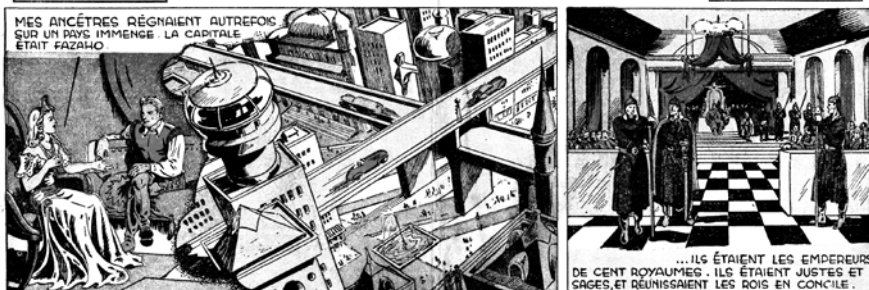
RÉDACTION
et ADMINISTRATION :
116, rue Réoumur, PARIS-2^e
Tél. : CENat 94-18 et 94-25

VERS LES MONDES INCONNUS

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Deux terribles, le professeur Arnoux et son neveu Norbert, ont atterri sur une planète inconnue. Tandis que le professeur Arnoux visite les installations de la ville, la reine Aulia raconte l'histoire de ses ancêtres à Norbert.

PRIX :

3 francs



III. 3 / Extrait de la BD *Vers les mondes inconnus* de Auguste Liquois publiée en page 8 du « Téméraire », n°6 du 1^{er} avril 1943. (DR)

La science-fiction permet d'évoquer les fantasmes racistes en les transposant dans un futur indéterminé et sur des planètes imaginaires tout en reprenant une forme et un style appréciés du jeune public, ici par un véritable plagiat du « Guy l'Éclair » d'Alex Raymond par le dessinateur Liquois. Partis pour un tour de la Lune, le professeur Arnoux et son neveu Norbert découvrent un monde dominé par de cruels usurpateurs. Vénine, au nom déjà fortement connoté, et son peuple ont ravi le pouvoir à la famille de la reine Aulia en parfaite illustration du mythe du complot juif véhiculé par la propagande antisémite. Le père d'Aulia, roi juste et sage, a par excès de bonté permis à des hommes venus du sud de s'installer dans l'Empire. Ceux-ci sont représentés par Liquois comme des bédouins au « type sémite » prononcé arrivant en une longue caravane à travers le désert. Il a la faiblesse de prendre l'un d'eux comme ministre : le fourbe et rusé Vénine. Son portrait, inspiré du personnage de l'Empereur Ming, l'ennemi juré de Guy l'Éclair, a été habilement déformé pour correspondre aux traits du *Juif Süß* diffusé en France dans les salles de cinéma par l'A.C.E. en 1941 : « profil rapace, regard en biais, sourire fourbe ». Il tue traîtreusement le père d'Aulia, s'empare du pouvoir et livre le pays aux hommes de sa race qui massacrent sans distinction : hommes, femmes, enfants. Après un combat sans merci, Aulia est finalement rétablie dans ses droits grâce au courage de Norbert tandis que Vénine meurt dévoré vif par un monstre des marais et son âme damnée, et le traître Mossoul pendu sous les injures d'une foule grondante comme dans la scène finale du *Juif Süß*. Ce scénario est fondé sur la dénonciation du danger de destruction des sociétés qui ont accueilli les juifs, et au-delà, la nécessité d'un comportement fort à



Ill. 4 / Le Docteur Fulminate et le professeur Vorax dessiné par Erik. Publié dans « Le Téméraire » n°20 du 1^{er} novembre 1943. (DR)

leur égard, justifiant toutes les mesures de répression de l'époque. Rare chez Vica, qui se met en scène dans une série humoristique sous les traits d'un marin et donne volontiers dans le grotesque et la surcharge, l'antisémitisme est permanent chez Érik et totalement intégré à la structure répétitive des gags de sa série, « *Le Docteur Fulminate et le professeur Vorax* » (ill. 4).

Un autre « grand méchant », le bolchevik, est la cible de la seule bande dessinée réaliste de l'illustré, *Marc Le Téméraire*, de Francis Josse. Elle offre l'exemple d'un engagement extrême, rare dans l'histoire de ce média. Deux jeunes détectives français, Marc et Paul, y poursuivent Ilanine, maître-espion et savant soviétique dévoyé. Une longue traque les amène à l'ambassade d'Allemagne à Paris. Présentés à une « haute personnalité » par un policier français, ils obtiennent un laissez-passer pour le front de l'Est. Ils y sont reçus par un général francophile qui les félicite en ces termes : « Vous travaillez pour l'Europe et pour votre patrie ». Guidés par le lieutenant Werner, un as de l'aviation allemande au français parfait, ils traversent les lignes ennemies après avoir abattu des avions soviétiques dans un combat aérien. Jamais l'illustré n'était allé aussi loin dans la légitimation de la collaboration policière et militaire dans un combat commun pour « l'Europe nouvelle¹³. »

Les éditeurs de bande dessinée ont comme la plupart de leurs compatriotes souffert des contraintes imposées par l'occupation allemande et le gouvernement de Vichy. Victimes de restrictions matérielles diverses, ils ont dû presque tous accepter

(13) *Le Téméraire* a été analysé par Pascal Ory, *Le Petit Nazi illustré. Vie et survie du Téméraire (1943-1944)*, Paris, Nautilus, 2002.

une asphyxie de leurs entreprises. Rares sont ceux qui sont parvenus à tirer leur épingle du jeu dans ces temps troublés à l'exception de quelques nouveaux venus d'une grande complaisance envers les occupants comme les hommes et les femmes du *Téméraire* en zone nord ou de catholiques dévoués au maréchal Pétain en zone sud. Sans doute la conséquence la plus tragique de la politique des occupants et de Vichy est la disparition à Drancy de Nathan Offenstadt.

La mise au service de la propagande des nazis ou de Vichy de la bande dessinée par les éditeurs fut peu fréquente, les poursuites contre ces mêmes éditeurs l'étaient encore moins lors de l'épuration. L'abbé Courtois, patron de l'Union des œuvres, fut inquiet quelque temps sans aucune conséquence. Jacques Carlin et Jacques Bousquet s'étaient prudemment engagés dans les forces gaullistes lors de la libération de Paris. Les juges d'instruction chargés des poursuites contre *Le Téméraire* ne se firent pas très virulents et conclurent à l'absence de nocivité des bandes dessinées publiées dans l'illustré. L'armée française avait besoin d'hommes pour mener le combat auprès des alliés...

À la Libération, les éditeurs persécutés sous l'Occupation retrouvent la place qu'ils avaient perdue sur le marché de la presse enfantine et de la bande dessinée. Si de nouvelles hiérarchies éditoriales apparaissent, elles ne doivent rien aux années noires mais sont dues aux conditions de production de l'après-guerre. L'Occupation n'a pas été pour autant une simple parenthèse : quelques nouveaux talents ont profité de la disparition des bandes dessinées américaines pour séduire les jeunes lecteurs. Et surtout, Lyon est devenue une place forte éditoriale durable de la bande dessinée en France. Plusieurs dessinateurs qui avaient débuté dans les pages des illustrés repliés en zone sud choisissent de s'y établir et d'y créer leurs propres maisons d'édition plutôt que de travailler pour les grands éditeurs parisiens.

Annexe / les éditeurs d'illustrés sous l'occupation

EN ZONE NORD*

Éditions de Montsouris :

- *Lisette* (août 1940 à mars 1942 à Paris)
- *Pierrot* (août 1940 à mars 1942 à Paris)

Éditions Théophraste Renaudot :

- *Les Grandes Aventures*
(septembre 1940 à janvier 1942 à Paris)
- *Gavroche*
(octobre 1940 à février 1942 à Paris)

S.P.E. :

- *Fillette* (octobre 1940 à mars 1942 à Paris)
- *Junior*
(décembre 1940 à mars 1942 à Paris)

Éditions du Léon. :

- *O Lo Lé*
(novembre 1940 à mai 1944 à Landerneau)

Del Duca :

- *L'Aventureux*
(décembre 1940 à mai 1942 à Paris)
- *Hurrah !*
(décembre 1940 à avril 1942 à Paris)
- *Etc* (décembre 1942 à janvier 1943 à Paris)

Éditions et publications françaises :

- *Fanfan la Tulipe*
(décembre 1941 à mars 1942 à Paris)

Flammarion :

- *Le Journal de Taty*
(juin 1941 à février 1942 à Paris)

S.E.M.C. puis S.E.C. :

- *Le Téméraire*
(janvier 1943 à août 1944 à Paris)

EN ZONE SUD

Édition sociale française :

- *Benjamin* (juillet 1940 à août 1944 à Clermont-Ferrand)

Union des œuvres :

- *Série spéciale Âmes vaillantes-Cœurs vaillants*
(juillet 1940 à septembre 1940 à Clermont-Ferrand puis Lyon)
- *Âmes vaillantes* (septembre 1940 à août 1944 à Lyon)
- *Cœurs vaillants* (septembre 1940 à août 1944 à Lyon)
- *C.v.-A.V. supplément bimensuel puis édition rurale* (mai 1941 à juillet 1944 à Lyon)

Opéra Mundi. :

- *Le Journal de Mickey et Hop-là réunis*
(septembre 1940 à juillet 1944 à Marseille)
- *Robinson et Hop-là réunis* (octobre 1940 à juillet 1944 à Marseille)

Bonne Presse :

- *Jean et Paul* (décembre 1940 à octobre 1944 à Limoges)
- *Marie-France* (janvier 1941 à octobre 1944 à Limoges)

S.A.G.E. :

- *Jumbo*
(décembre 1940 à février 1942 à Lyon)
- *Aventures*
(décembre 1940 à septembre 1941 à Lyon)
- *Jumbo et à l'Aventure réunis*
(février 1942 à novembre 1944 à Lyon)

Del Duca :

- *Hurrah !* puis *Tarzan*
(décembre 1940 à janvier 1941 à Vichy)
- *L'Aventureux* puis *L'Audacieux* (janvier 1941 à septembre 1941 à Vichy puis Nice)
- *Les Belles Aventures !* (décembre 1940 à août 1944 à Vichy puis Nice)

Fayard :

- *Siroco* (décembre 1942 à juillet 1944 à Clermont-Ferrand)

S.A.E.T.L. :

- *Cendrillon* puis *Pic et Nic*
(janvier 1943 à août 1944 à Vichy)

(*) Nous n'avons pas pris en considération dans cet article les récits complets dont les collections, publiées à Paris, furent peu nombreuses sous l'occupation et dont les éditeurs sont restés mal connus, *Les Cahiers d'Ulysse*, les *Sélections « Prouesse »* et la collection *Odyssées*.